

Eric-Emmanuel Schmitt

Milarepa

Albin Michel

Milarepa

Eric-Emmanuel Schmitt

Milarepa

Albin Michel

© Éditions Albin Michel, 1997

Tout a commencé par un rêve.

De hautes montagnes... une bâtisse posée sur les rochers, une bâtisse rouge, d'un rouge assourdi, un rouge de soleil couchant ; plus bas, des carcasses de chiens qui pourrissaient dans un nuage de mouches... Le vent me pliait. Dans mon rêve, je me tenais sur mes deux pieds, mais j'avais l'impression d'être très haut, plus haut que moi-même, au-dessus d'un corps assez fin, sec comme une aile de papillon. C'était mon corps et ce n'était pas le mien. Dans mon sang circulait une haine intarissable qui me poussait à chercher sur les sentiers un homme que je voulais tuer avec

Milarepa

mon bâton ; la haine était si forte, un lait noir bouillonnant, qu'elle finit par déborder et qu'elle me réveilla.

Je me retrouvai avec moi, rien que moi, dans mes draps ordinaires, ma chambre de Montmartre, sous un ciel parisien.

Le rêve m'amusa.

Mais le rêve revint.

D'où viennent les rêves ?

Et pourquoi celui-là fondait-il sur moi ?

Toutes les nuits je me retrouvais sur les longs chemins pierreux avec cette vengeance au cœur. Et toujours ces cadavres de chiens, et ce bâton dans ma paume qui cherchait l'homme qu'il devait assommer.

J'ai commencé à prendre peur. D'ordinaire, les songes apparaissent puis s'effacent. Ce rêve-là s'incrustait ! Je me mettais à fréquenter deux mondes, tout aussi stables, tout aussi établis : ici, à Paris, le monde du jour où je me cognais aux mêmes meubles, aux mêmes gens, dans la même ville ; et là-bas – mais où, là-bas ?

Milarepa

– le monde des hautes montagnes de pierres où je voulais tuer un homme. Si les songes se répètent au milieu de la vie éveillée, comment ne pas croire qu'il s'agit d'une deuxième vie qu'on vit ? Quelle porte m'avait ouverte mon sommeil ?

La réponse mit deux ans pour prendre le visage d'une femme.

C'était une femme évasive comme la fumée de sa cigarette ; elle se tenait au fond du café où j'allais prendre mon petit déjeuner, seule à sa table, le regard perdu dans les volutes qui l'entouraient. Je croquais mon croissant en la fixant, sans arrière-pensée, comme ça, parce qu'elle faisait partie de ces êtres que l'on observe sans trop savoir pourquoi ils vous attirent.

La femme se leva et s'assit en face de moi. Elle me prit le croissant des mains et finit de le croquer. C'était fait si naturellement que je me laissai faire. Puis elle me regarda dans les yeux :

Milarepa

– Tu es Svastika, dit-elle. Tu es l'oncle. Tu es l'homme par lequel tout arriva, le caillou sur lequel on trébuche au début du chemin.

– Je ne crois pas, dis-je simplement. Je suis Simon.

– Non, dit-elle.

– Mais si, Simon depuis trente-huit ans.

– Tu ne sais rien, affirma-t-elle de façon coupante. Tu t'appelles Svastika. Tu parcoures les montagnes des songes depuis des siècles en essayant de purger ton âme. Tu voudrais te libérer de la haine. Tu n'y arriveras qu'en racontant l'histoire de celui que tu combattis, l'histoire de Milarepa, le plus grand des ermites. Lorsque tu l'auras racontée cent mille fois, tu échapperas enfin au samsara, ta migration circulaire et sans fin.

Et elle retourna s'asseoir à sa place, s'isolant derrière un mur bleuté et instable de fumée. Elle répétait :

Milarepa

– Cent mille fois, tu m’entends, cent mille fois...

Évidemment, je me dis qu’elle était dérangée, mais j’avais retenu les deux noms, Svastika et Milarepa, l’oncle et le neveu, et j’ai mené l’enquête pour les identifier. Dans une bibliothèque, je découvris les chants de Milarepa, le vénérable et puissant yogi. Et j’entrepris un voyage au Tibet parce que je voulais aller là-haut, sur le toit du monde. Et je lus les poèmes qu’il légua à ses disciples. Et j’appris, à trente-huit ans, que je m’appelais effectivement Svastika, et que je portais ce nom depuis neuf siècles.

Mes songes me l’ont dit : j’ai été chien, fourmi, rongeur, chenille, caméléon et mouche à merde. Jusque-là, j’ai eu peu de vies humaines pour me libérer en racontant. J’ai assez mal migré. Trop souvent rat ou souris ; trop souvent mort dans un piège ou dans la gueule d’un chat. Dans ce corps-ci, il faut que je me rattrape. Ce

Milarepa

soir, d'après mes calculs et ceux de mes songes, je pense que j'approche de la cent millième... Est-ce la quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuvième ? Est-ce la cent millième ?

Avec de tels chiffres, comment voulez-vous tenir une comptabilité précise...

Mon histoire commence au Tibet, dans le pays du Centre-Nord. J'étais berger.

Un jour, les démons s'infiltrèrent dans le corps de mes chèvres et de mes yacks ; les bêtes suaient de fièvre, jambes tremblantes et tête qui tourne ; elles mouraient en quelques jours, vidées de bave. La maladie me ruina.

Muni seulement de quelques baluchons, j'arrivai chez mon cousin avec ma femme et tous mes fils. Le cousin nous reçut à Kyagnatsa, très gentiment. Dans la maison

Milarepa

grandissait le petit Milarepa, qui courut au-devant de nous pour nous recevoir.

Je me souviens de son premier sourire, sur le seuil où il tenait la porte ouverte.

L'enfant Milarepa s'émut très fort en apprenant nos malheurs, il nous plaignit, il nous embrassa, il voulut donner tous ses jouets à mes fils. Et lorsqu'il découvrit qu'il ne nous restait, à ma femme et à moi, qu'un seul vêtement chacun, un seul vêtement que nous ne pourrions laver qu'aux beaux jours, il pleura. En un instant, sa pitié me couvrit de poux et de haillons. Sa bonté m'abaissait. Dans ses sanglots, ce soir-là, je découvris que j'étais pauvre. C'est ce soir-là, je crois, le soir des larmes, que je sus que je le haïrais à jamais.

Je travaillai dur. L'argent était facile dans cette région. En quelques années, j'amassai une fortune.

Milarepa avait six ans lorsqu'il perdit son père. Mon cousin, par testament, me l'avait confié, ainsi que sa jeune sœur et sa

Milarepa

mère. Leurs biens, yacks, chevaux, moutons, vaches, chèvres, ânes, le champ triangulaire et les parcelles, ainsi que tout le contenu du grenier, or, argent, cuivre, fer, turquoises, étoffes de soie et chambre des grains, tout me fut attribué provisoirement en attendant que Milarepa fût en âge de tenir sa maison.

Devant le corps froid de mon cousin et au milieu des pleurs des siens, je décidai que plus jamais le petit Milarepa ne sourirait comme il avait osé me sourire, que plus jamais il ne fondrait en ces larmes sympathiques, ces larmes trop douces, ces larmes de riche qui s'apitoie.

Je le chassai de la grande maison, je les forçai, lui, sa sœur, sa mère, à travailler.

En quelques années, la mère se replia en une vieille femme cassée, édentée, coiffée de foin gris. La sœur servait de souillon chez les autres. Quant à Milarepa, il avait pâli, maigri ; sa chevelure, qui autrefois tombait en boucles d'or, s'était remplie de

Milarepa

poux et de lentes. Mais il grandissait quand même, il devenait beau. Il attendait mes biens comme son dû, il gardait la nuque droite, il croyait à la justice, il m'appelait son oncle et ne me traitait même pas de voleur. Je le haïssais.

Lorsqu'il eut vingt ans et qu'il vint réclamer son héritage, il comprit que je ne le lui rendrais jamais. Il m'insulta longuement et il se mit à boire. On le ramassait saoul, à l'aube, dans les fossés. Il rejoignait l'humanité ordinaire. Il fléchissait enfin.

Il quitta notre pays. Il disparut. Ma vengeance s'accomplissait. Pour qu'elle fût complète, il ne me restait plus qu'à attendre que sa sœur écartât définitivement les jambes, ce qu'elle faisait déjà occasionnellement lorsque l'argent des aumônes ne lui suffisait pas.

Mes fils prirent femme. Ma maison regorgeait de brus enceintes et joyeuses. Ma fortune prospérait autant que leurs

Milarepa

ventres. Il semblait même que le printemps devînt plus vert et plus long. Mon épouse appelait cela le bonheur.

C'était le jour des noces. Je mariais mon dernier fils. Trente-cinq convives festoyaient déjà dans la grande salle lorsque je sortis avec ma femme pour donner des ordres aux domestiques. Avons-nous bien fait de sortir ?

Une servante affolée jaillit des écuries.

– Seigneur, seigneur, criait-elle, les chevaux ont disparu !

Je me précipitai. Les stalles étaient pleines mais à la place des chevaux, je trouvai une profusion de scorpions, d'araignées, de crapauds, de serpents et de têtards. Tout cela sentait la magie noire.

Je courus prévenir mes invités. Déjà, il était trop tard.

Les étalons en érection et les juments en chaleur avaient déboulé dans la salle du festin et, dans un concert de hennissements infernaux, les étalons saillaient les